

LE SOLDAT OCCULTÉ
Les Malgaches de l'Armée Française
1884-1920

Collection "Repères pour Madagascar et l'Océan Indien"

(dernières parutions)

BLANCHY Sophie : *Karana et Banians – Les communautés commerçantes d'origine indienne à Madagascar*, 346 p.

HAROVELO Janine : *La SFIO et Madagascar (1947)*, 286 p.

PARATIAN Ragendra : *La République de l'île Maurice – dans le sillage de la décolonisation*, 336 p.

Hors collection

de BAY Bruno : *Sur les pistes de Madagascar*, 350 p.

DELERIS Ferdinand : *Le Vazaha (l'étranger)*, roman, 204 p.

Chantal VALENSKY

LE SOLDAT OCCULTÉ

**Les Malgaches
de l'Armée Française
1884-1920**

**Éditions L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris**

Ce texte est la version remaniée et abrégée d'une thèse nouveau régime soutenue à Paris 7 en février 1992, sous le titre *L'image et le rôle du soldat malgache engagé par l'armée française de 1884 à 1920*, 2 vol. XIII + 568 p., annexes, photos, index.

INTRODUCTION

Il est aisé d'associer spontanément toute idée de recrutement dans les colonies à celle de rébellion des populations. Les schémas généraux en place incitent à penser que dans ce rapport, l'un ne va pas sans l'autre. Mais dans ce cas, il ne devrait pas y avoir de recrutement consécutif, ni de perpétuation d'une situation coloniale qui selon les aires a pu durer de quelques décennies à deux siècles, voire être inachevée encore aujourd'hui. Or, quelle n'a pas été notre surprise de découvrir des linéaires à n'en plus finir de registres matriculaires de soldats coloniaux dans les centres d'archives militaires, démentant que le recrutement ait été un phénomène accessoire des rapports coloniaux¹.

Situation stimulante pour la recherche d'autant plus appréciable que la matière a déjà été déblayée. Les troupes indigènes² intégrées à l'armée française ont été analysées dans le contexte de leur participation à la Première guerre mondiale. Plusieurs travaux d'historiens³ ont cadré la nature et la portée de cet engagement, en mettant l'accent sur les diverses contributions des colonies en soldats ou en travailleurs, au niveau de leur effort financier ou économique, en présentant les réactions sociales, envisageant leurs conséquences sur les colonies considérées. Il manquait un éclairage sur les Malgaches.

Dès les premières approches, une particularité à leur égard est apparue : toutes les considérations faites par les militaires français sont présentées en fonction d'une analyse ethnographique, appliquée systématiquement. Sur cette grille, intervient la justification d'un certain type de recrutement et de sa localisation. En prenant des termes chronologiques suffisamment éloignés et par nature, apparemment situés à deux extrêmes typologiques -la guerre coloniale et la guerre mondiale-, il s'agit d'apprécier un phénomène qui fournit un fil conducteur : ces considérations ethnographiques sont-elles uniformes d'une époque à l'autre, le cours des événements a-t-il une influence sur leur énonciation, sont-elles bien un mode de compréhension de la formation des régiments de tirailleurs malgaches ? Y a-t-il adéquation ou discordance entre le discours militaire et la concrétisation par le recrutement ? Le clivage est-il seulement une question de source, de méthode ou se pose-t-il en

¹ A la caserne Bernadotte de Pau, sont conservés les registres matriculaires de toutes les troupes coloniales. Voir la présentation des sources.

² Le sens consacré par l'époque est discriminatoire. Nous l'utiliserons par convention.

³ Voir la bibliographie en fin de volume.

fonction d'une discordance historique entre l'époque royale (pré-coloniale) et l'époque coloniale ?

Vis-à-vis de l'histoire malgache, aborder la question en centrant le sujet sur le soldat, permet de compléter une approche du fait militaire à Madagascar réalisée par des travaux concernant essentiellement la période des royaumes antérieurs à la colonisation. Ici, l'étude du soldat, en tant que protagoniste, et celles classiques, du recrutement et de la situation militaire correspondante participent à la compréhension du système colonial appliqué à partir du dernier tiers du XIX^{ème} siècle, champ d'étude largement couvert. Quant aux prolongements dans l'histoire coloniale des années vingt à la décolonisation, ils ont donné naissance à un dynamique courant de la recherche historique à Madagascar qui a défini les cadres chronologiques, économiques et sociaux dans des monographies, thèses et articles. On remarquera que la période intermédiaire, celle de la décadence du royaume de Madagascar et de l'affirmation du premier système colonial des années 1890 à 1899 ne fait pas l'objet d'intérêt particulier, à quelques exceptions près.

Pourtant elle nous semble fondamentale dans la mise au point de situations de fait comme de comportements tant du côté des futurs colonisés que des colonisateurs, qui trouvent leur épanouissement au cours du "grand âge" colonial, l'entre-deux-guerres. De la même manière, hormis la thèse de S. Randrianja sur le Parti communiste malgache, dont les prémices sont portées par les mouvements revendicatifs où quelques tirailleurs sont actifs, la Première Guerre mondiale est une période oubliée de la recherche historique (à l'exception, notoire pour notre travail, du mémoire de J.M. Tata sur le recrutement des tirailleurs malgaches et les articles de M. Gontard). D'autant que pèse sur la prise en compte de la spécificité de la période, le rapport de dépendance inscrit dans une logique européocentriste qui consiste à fixer pour termes chronologique les années 1914 et 1918, sans rapport avec la situation de l'île.

Enfin l'histoire malgache est encore marquée par l'historiographie qui nous précède, coloniste, coloniale ou colonialiste, selon. De notoriété et par ailleurs témoignage des vicissitudes comme des choix de la recherche contemporaine, la seule synthèse dont peuvent se réclamer les malgachisants reste le manuel de H. Deschamps datant de 1960¹ dont l'inspiration, le contenu et les perspectives sont marqués par l'historiographie classique, celle qui assigne à l'évènementiel et au factuel l'apport essentiel de ses constatations. Quant à la colonisation, elle est présentée dans une perspective linéaire dont l'aboutissement (la décolonisation) est un terme critique et anesthésiant, tel qu'il était perçu à cette époque, en France et à Madagascar. Or, comme nous l'avons dit plus haut, la recherche actuelle a largement entamé de nouvelles directions, défriché des voies inconnues, renouvelé de fond en comble les

¹ Réactualisé par une version non retouchée en 1972.

bases comme les perspectives de l'histoire malgache, puisant dans l'archéologie et les sciences sociales, les apports méthodologiques et cognitifs indispensables à sa modernité.

Si donc d'histoire coloniale, il n'est plus -ou presque-, ni de contemporanéité, ni de fond, à quoi se rattachent tous ces travaux qui continuent d'être réalisés sur les ex-colonies ? Il est un fait que les engagements récents de l'historiographie française vers la remémoration et la commémoration des vécus générationnels instaurent un rapport de prédilection avec les ex-territoires de l'empire. De la réactivation du souvenir de la guerre d'Algérie au mouvement pied-noir jusqu'aux rapports renoués avec le Vietnam et la confrontation permanente avec les T.O.M-D.O.M., les ex-colonies sont omniprésentes. Mais par quel biais leur consistance historique s'émancipe-t-elle de l'héritage colonial immédiat, vivace et prégnant¹ ? Le renouvellement de la recherche a permis de reconsidérer les caractères du phénomène colonial, ses bases comme ses aboutissements, notamment sur les plans économique et sociologique, s'élargissant à ses mécanismes psychologiques et idéologiques² et d'opter pour une interprétation comparatiste des systèmes et des cultures. Cependant, le sujet reste encore emprunté par des pesanteurs, telles celles à tendance hagiographique ou celles qui adoptent une approche géographique (le Maghreb, l'Indochine, Madagascar...), reconstituant une perception parcellisée et répétitive des problèmes et des phénomènes. Enfin, il reste bridé et stimulé à la fois par des enjeux de mémoire.

Trouver avec le soldat malgache, un acteur des réalités coloniales, semblait une voie possible quoique fragile pour aborder ce cadre historique renouvelé. En effet, d'emblée les embûches et handicaps se sont accumulés. Ils appartiennent aussi bien aux types de sources à exploiter qu'aux conditions de leur conservation. A savoir que le thème lui-même ne transparait qu'à partir de textes de principe, d'origine militaire ou politique (voir infra). Mais, si l'on veut aborder l'étude du soldat malgache en tant que tel, la part d'information adéquate, de sources directes, est minime. Ainsi, très peu de relations de témoins ou de soldats sont conservées et très rarement, elles font l'objet de publications critiques³. Par ailleurs, plusieurs sources sont dans un

¹ Question de "L'atelier de l'historien" pour G. Pervillé (PERVILLE G., 1991, *De L'empire français à la décolonisation*, Paris, Hachette, 256 p.) et objet de l'interpellation de D. Rivet. RIVET D., 1992, "Le fait colonial et nous, histoire d'un éloignement", *Vingtième siècle*, pp. 127-138.

² Dans le discours, BOUILLON A., 1981, SORIOT D., 1992. Dans l'image, BLANCHARD P., CHATELIER A., 1993.

³ C'est dans cette optique de mise à jour, de sauvegarde et de transmission du patrimoine qu'a été fondée l'association Vitsika, qui se propose de collecter tout document relatif à l'histoire de Madagascar, qu'il s'agisse de livres, de correspondances privées, de manuscrits, de photographies ou de gravures, de façon à en assurer la conservation, la

état de conservation tel que leur communication est incertaine¹. De même, les conceptions relatives à la nature et à la conservation des archives tendent à négliger une documentation que nous considérons comme essentielle, les sources iconographiques. Situation qui commence à être rectifiée aujourd'hui. Enfin, pour des raisons matérielles et de temps, il ne nous a pas été possible de mener les investigations nécessaires pour utiliser des sources orales ou retrouver, par exemple, les rôles d'enregistrement de miliciens malgaches.

Le traitement du sujet révèle donc des lacunes de fond. En général, la trop rare expression par les colonisés de leur point de vue, l'oblitération préventive de leur opinion, les filtres mis à l'expression de leur pensée évacuent des perspectives entières et, incitant au décryptage, génèrent des limites à l'interprétation historique. Il faut user de moyens détournés pour arriver à saisir quelques parts de réalité, en l'occurrence celles représentées par les différentes catégories de soldats, celles que la colonisation et l'historiographie coloniale rangeaient indifféremment en une "boyasserie", jugement de valeur à prendre ou à contourner. Le regard et l'information indirects sont des palliatifs, tels la photographie, la censure postale, compte tenu la rareté des témoignages écrits et des sources orales².

Ainsi, les sources militaires françaises ont constitué la première base de notre travail. Par ordre d'intérêt et de nouveauté -quasi inverse de celui du traitement et de l'intégration dans l'élaboration de ce travail, compte tenu d'obstacles divers-, nous avons utilisé les registres matriculaires des Malgaches que nous avons découverts depuis 1983-84, l'iconographie, les œuvres littéraires de militaires français sur les guerres franco-malgaches et les fonds du S. H. A. T. (Service Historique de l'Armée de terre), politiques et régionaux au C. A. O. M. (Centre des Archives d'Outre-Mer) et à Tananarive (Archives nationales). Quelques précisions sont nécessaires sur la place accordée à chacun dans la réalisation de ce travail ainsi que sur les options de leur traitement.

La masse considérable d'informations contenues dans les registres matriculaires, l'identification de plusieurs anomalies nous ont

reproduction, la publication éventuelle, et à en permettre la consultation par tous. Le siège est à Antananarivo.

¹ En communication exceptionnelle ou impossible; cas de plusieurs exemplaires du *J.O.M.D.* de la Bibliothèque Nationale, Paris. Pour les sigles, se référer à la liste des sigles p. 12. A Aix-en-Provence, au C.A.O.M., plusieurs correspondances de Rainandriamampandry, commandant des troupes malgaches à Tamatave pendant le conflit de 1895-1896, tombent en lambeaux.

² Les sources orales sont surtout utilisées à titre contradictoire avec l'archéologie et par l'ethno-histoire. Pour l'époque contemporaine, coloniale et post-coloniale, elles font l'objet d'une pluralité de traitements, historique (sur la rébellion de 1947), anthropologique, sociologique ou géographique. Des témoignages de survivants de la Première guerre mondiale ont été rassemblés par J.M. Tata. TATA J.M., 1982.

orientée vers des choix restrictifs de lecture et d'interprétation¹. Au lieu d'exploiter cette source sur un plan statistique comme prévu à l'origine et suite aux réserves quant à l'exactitude des informations contenues, nous avons effectué des dénombrements généraux. Par contre, ce fonds a fourni une information qualitative, à caractère sociologique, qui a permis de personnaliser les recrues.

Les sources iconographiques² complètent cette étape de la personnalisation des soldats malgaches et représentent un apport de premier ordre pour l'identification du sujet ainsi que les interprétations soulevées sur les choix du recrutement. Elles fournissent plus qu'un appoint documentaire et constituent un matériau historique. En croisant leurs informations avec celles des autres sources, elles permettent un affinement des problématiques, fournissent un matériel à confronter, des arguments, des points de repère. Sous forme de photographies (officielles, privées) et de cartes postales, elles identifient le tirailleur ou le milicien dans des normes d'intelligibilité fonctionnant comme un langage commun, un code. Les bases de cette connaissance et de cette reconnaissance sont ethnologiques.

La littérature militaire, composée d'écrits justificateurs sur les guerres coloniales, apporte un volet subjectif et spéculatif, nécessaire cependant à la compréhension des rapports humains ainsi que des projections culturelles qui fondent en partie l'intégration des soldats malgaches dans l'armée française³. La littérature militaire, dite "ethnologique", correspond à une création spécifique entrant dans les procédés de découverte des populations autochtones et du repérage de leurs aptitudes à s'intégrer dans le régime colonial pour être associées à son renforcement, par le biais du recrutement. Les publications imprimées n'ont pas été exploitées systématiquement pour des raisons maté-

¹ De plus, étant donné qu'il s'agit de sources nominatives, elles ne sont accessibles que sous condition. C'est aussi le cas des archives médicales.

² Les collections repérées sont à Madagascar, Tananarive (Service Géographique National : F.T.M.) et Moramanga (musée de la Gendarmerie Nationale) et en France (bibliothèques, centres d'archives et musées nationaux, agences photographiques). A été utilisée une partie des ressources du C.A.O.M. (Aix-en-Provence), du S.H.A.T. (Vincennes), du C.M.I.D.O.M. (Versailles), du musée des Troupes de Marine (Fréjus), du musée des Invalides (Paris), du musée des Arts Africains et Océaniens (Paris), de la Bibliothèque Nationale, Société de Géographie (Paris), de la B.D.I.C., Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine (Nanterre), de l'agence Roger-Viollet (Paris), des collections privées. L'E.C.P.A. (Ivry) dispose de quelques documents.

³ L'identification des sources relatives à l'expédition de 1895 et à la pacification permet d'approcher les origines d'une historiographie coloniale et militaire de Madagascar. Etablie de manière sélective, elle a été cependant constituée sur le plus large éventail possible de situations appréciables à première vue, qualité de l'auteur (officier ou simple soldat), date de publication (immédiatement après la campagne jusqu'aux plus tardifs), nature du récit (carnet quotidien ou compilation).

rielles de temps et d'accessibilité des fonds disponibles et d'un phénomène de répétitivité des informations¹.

Le fonds du S. H. A. T. comprend l'essentiel des textes - sauf pour la Première guerre mondiale² et des documents de service, constituant une source "classique". Leur utilisation comme matériau historique commande une étude critique préalable. Ils ont la particularité de présenter de la manière la plus anodine qui soit, l'extraordinaire et l'arbitraire absolus, liés à l'usage de la force et de la violence politique et administrative née de la conquête et de l'occupation. Edulcorer les faits, passer sous silence les contradictions qui desservent le régime font partie de leur logique interne. Ils sont hiérarchisés par nature (archivistique) et professionnellement. Les documents de principe, décrets, circulaires qui émanent des autorités supérieures ou de l'Etat sont complétés par les rapports de campagne ou politiques des hommes de terrain et les journaux de marche des troupes. Outre leurs qualités particulières, ils permettent de distinguer les niveaux de prise de décision, les options, la concrétisation d'un principe. En matière de recrutement des Malgaches, le croisement des informations a été fait pour éclaircir des choix et des opérations confus. Il tend à souligner les décalages entre les projets, la réalité et l'interprétation de l'ensemble. De plus, les sources militaires sont consensuelles. Un chef de bataillon présentant sa troupe en donne une image flatteuse car il est responsable de la tenue et de la qualité de celle-ci ; surtout lorsqu'il a lui-même été imprégné de la maxime selon laquelle la valeur d'une troupe dépend de son chef ; *a fortiori* au sujet des soldats malgaches qui ne sont intégrables que dans cette version. Enfin, la qualité du domaine militaire qui se dit réservé et sensible fait admettre que la présentation, l'énonciation, la résolution d'une question, d'un thème peuvent être obviées par nécessité comme par atavisme, fonctionnant comme un réflexe conditionné et donnant corps à une langue de bois, ici le "style Gallieni".

Le bénéfice à tirer des sources annexes est considérable. Sous ce vocable, il s'agit de sources officielles mais issues d'autres organismes de direction ou non, des services civils, de la presse coloniale et d'expression malgache, que de la production, hors-service, des militaires. Même si la bibliographie militaire reste une justification et travestit plus ou moins intentionnellement la réalité, les créations *a posteriori* autorisent des écarts de langage ou de pensée, fort révélateurs. En tenant compte de ce phénomène -reconstitution des faits et recherche d'une explication rationnelle à des actes anciens-, nombre de ces textes éclairent d'un jour nouveau la situation générale et les relations avec les

¹ Ainsi les dépouillements du *Journal Officiel de Madagascar et Dépendances*, de la revue *Notes, Reconnaissances et Explorations*, ont fait apparaître des sujets communs. Par contre, la *Revue des Troupes Coloniales* n'a pas été utilisée.

² M. Michel, dans sa thèse, a rappelé les conditions de la disparition du fonds colonial de cette période à l'occasion de la Seconde guerre mondiale.

soldats ou les colonisés. Les sources militaires ne sont donc contredites que dans des situations limites. En matière d'histoire coloniale, la presse, par ses détracteurs, les colons notamment, fournit une réplique nécessaire, cependant biaisée par des partis-pris outranciers. Le recours aux sources annexes est d'autant plus indispensable que la nature du régime colonial, à ses origines, ne distingue pas le domaine militaire du civil. Leur imbrication fait même la particularité de celui-ci et se retrouve dans l'insaisissable définition des forces militaires locales, faisant intervenir des paliers d'interprétation qui situent tant bien que mal la place et le rôle des soldats coloniaux. Les rapports politiques généraux, ceux - décapants- de l'Inspection coloniale, quelques incursions dans les fonds des provinces, apportent des éclairages et des correctifs à l'appréciation de la situation. Dans l'ensemble, la documentation est de nature très variée, voire disparate. Les lacunes sont nombreuses. Mais la combinaison de l'ensemble permet de contribuer à l'identification des soldats coloniaux et à la connaissance des problèmes posés par le rapport colonial sur les hommes et les structures des Etats ou régimes qui le précédaient.

Pour répondre à l'objectif de reconnaître le soldat malgache de l'armée française, son rôle militaire, son insertion sociale et dans la mesure du possible sa perception du rapport colonial, nous avons privilégié l'interprétation socio-culturelle. Dans un premier chapitre, il s'agit d'envisager sur quelles bases idéologiques, mentales autant que militaires, s'effectue le contact colonial entre les soldats de Madagascar et ceux de France. De ce contact, d'emblée inégalitaire, émerge une deuxième approche, concrétisée lors de la pacification de l'île. A cette occasion, les militaires français forgent une représentation du soldat malgache, incarnation de modèles-types locaux, non exempte de contradictions et de confusions. Le troisième chapitre resitue ce soldat dans le contexte politico-administratif et social de la colonisation, où sous diverses moutures, il apparaît comme un maillon essentiel du fonctionnement du système colonial, au-delà du fait militaire en lui-même. Aborder la Première guerre mondiale (chapitre IV) permet d'évaluer jusqu'où a pu aller ce rôle de protagoniste de la colonisation, en termes d'ascension ou d'exclusion, de reconnaissance sociale ou de marginalisation. A l'évidence, le séjour en Europe introduit une donne inattendue dans l'entre-deux colonial que tente d'aménager le soldat malgache pris entre les pesanteurs de son cadre d'origine et celles de l'armée française.

Liste des abréviations et des sigles les plus utilisés

Revues

- A. S. E. M. I. Asie du Sud-Est et Monde Insulindien (Nice)
A. U. M. Annales de l'Université de Madagascar (Tananarive)
B. A. M. Bulletin de l'Académie Malgache (Tananarive)
B. O. A. C. Bulletin Officiel de l'Administration des Colonies (Paris)
B. C. M. Bulletin du Comité de Madagascar (Paris)
B. M. Bulletin de Madagascar (Tananarive)
C. H. Cahiers d'Histoire (Lyon)
C. S. Cahiers de la Sabretache (Paris)
C. S. S. Cahier de Sciences Sociales (Tananarive)
E. O. I. Etudes Océan Indien (Paris)
G. M. Gazety Malagasy (Tananarive)
G. Mond. Guerres Mondiales (Paris)
J. M. E. Journal des Missions Evangéliques (Paris)
J. O. M. D. Journal Officiel de Madagascar et Dépendances (Tananarive)
J. O. R. F. Journal Officiel de la République Française (Paris)
J. R. U. S. I. Journal of the Royal United Service Institution (Londres)
N. R. E. Notes, Reconnaissances, Explorations (Tananarive)
O. A. Omalasy Anio (Tananarive)
R. C. Recherches et Cultures (Tananarive)
R. F. H. O. M. Revue Française d'Histoire d'Outre-Mer (Paris)
R. H. Revue Historique (Paris)
R. H. A. Revue Historique des Armées (Paris)
R. H. C. F. Revue Historique des Colonies Françaises (Paris)
R. M. Revue de Madagascar (ex-B. C. M.)
R. T. C. Revue des Troupes Coloniales (Paris)

Centres d'archives

- A. N. Mad Archives Nationales de Madagascar (Tananarive)
C. A. O. M. Centre des Archives d'Outre-Mer (Aix-en-Provence)
C. M. I. D. O. Centre Militaire d'Information et de Documentation sur l'Outre-Mer (Versailles)
M. Foiben-Taosarintanin'i Madagasikara (Service Géographique de Madagascar, Tananarive)
S. H. A. T. Service Historique de l'Armée de terre (Vincennes)

CONCLUSION

D'obscurités en chassés-croisés se construit le rapport militaire entre Français et Malgaches depuis les premiers affrontements du XIXème siècle jusqu'à leur collaboration forcée dans les unités coloniales pendant la Première guerre mondiale. Obscurités des guerres coloniales tant dans leur nature même (où commencent-elles, quand et comment finissent-elles?), que du sens de la Première guerre mondiale (qu'apporte-t-elle de différent?). Chassés-croisés des participants en cause, des tirailleurs aux miliciens et aux partisans ou aux *fahavalo* qui sont autant de soldats malgaches. Les guerres de conquête ainsi que la pacification et la Grande Guerre consacrent l'alternative entre un ennemi et un allié mais la complexité des affrontements est telle que le soldat malgache est autant traître en puissance de désertion, collaborateur qu'ennemi, homme de peine qu'artilleur. De plus, la connaissance du soldat malgache est masqué par un filtre permanent, celui d'un discours à portée idéologique sur les valeurs et aptitudes militaires du soldat. Mais plus que le soldat lui-même, c'est le colonisateur qui s'énonce dans ses contradictions de "civilisateur". Attribuer à un soldat dont on ne peut se passer une valeur militaire subordonnée à une analyse ethnologique dont on manipule les référents est déstabilisateur.

Parvenir à reconnaître un soldat malgache dans ces conditions correspond à soulever une somme de dilemmes. Porteurs et manœuvres sous l'uniforme, tels sont les Malgaches dans l'armée française des opérations du XIXème siècle à la veille de la Grande Guerre. Soldats de géhenne et d'infortune, tels sont-ils au cours du premier conflit mondial. Dans un cas comme dans l'autre, leur épopée sinieuse faite de méprises et de détournements accentue le paradoxe de leur difficile intégration à l'armée française. C'est par la Grande Guerre que s'effectue la légitimation du tirailleur malgache. Car celui-ci n'a pas jusqu'alors de rôle à sa mesure, étant souvent court-circuité par le milicien. Perçue comme une troupe de substitution aux Français, son intégration est freinée pour deux raisons au moins. Tout d'abord le prolongement de la pacification qui valorise la milice et les partisans et par ailleurs la place

accordée aux Sénégalais ou aux Comoriens. A quoi il faut ajouter l'existence de Diégo-Suarez qui transforme les tirailleurs malgaches en hommes de force, en conducteurs mais non soldats.

Cette situation de transfuge, création de l'étranger, réprouvé, associe donc le soldat à un jeu de miroirs et de bascule où tour à tour déloyal, complice des rebelles, traître à la patrie et opportuniste, il acquiert une position-clé dans une société affectée par la colonisation. Il est alors possible de vérifier si l'engagement dans l'armée française se situe dans les limites fixées par les autorités coloniales ou relève d'autres considérations. Situation à peine renouvelée par la Première guerre mondiale où la perception et l'intérêt du soldat malgache sont l'objet de retouches incomplètes. Par contre, porté par le sort, il récupère des objectifs et des idéaux politiques qui lui confèrent une stature exceptionnelle dont l'appréciation est l'enjeu de sa reconnaissance ou de sa mise à l'écart par la société et l'autorité coloniale à l'issue du conflit mondial. Entre résistance, soumission et revendication, tels sont les grands traits qui signalent le soldat malgache de l'armée coloniale.

Aborder le soldat malgache sur une durée qui le mène des luttes intestines, nationales à un conflit mondial permet de définir comment, sous couvert de la création d'un militaire intégré à l'armée française et participant à l'instauration du nouvel ordre colonial subsiste un Malgache avec ses propres traditions militaires ainsi qu'un ordre social dont le fonctionnement et les représentations restent inchangés. Occulté, le soldat malgache est tout autant révélateur. Cerner un soldat dans toutes les contradictions nouées à son sujet, c'est par son intermédiaire, identifier un milieu et une société colonisés dans leurs rouages et leurs réactions qui réutilisent et réinventent des comportements antérieurs à la colonisation.

Cette conjonction entre soldat et société relève d'options introduites à l'époque royale. Le rôle d'encadrement de la population par l'armée est une constante depuis Radama Ier qui s'est renforcée avec les réformes de Rainilaiarivony, où le gouvernement lui attribue des fonctions administratives auprès de la population, associées à un rayonnement économique. Dans l'armée française, la perpétuation de ce rapport ressurgit, en partie détournée dans l'intérêt de la colonisation. Soldat-policier-terrassier, la polyvalence du soldat malgache est d'asseoir au moindre coût une colonisation en latence après l'effort de conquête. C'est ainsi que se définit ce militaire plus qu'en professionnel de guerre. Et comme à l'époque royale, la mainmise sur les hommes en tant que main-d'œuvre et contribuables donne lieu à la formation d'un mode de contrôle policier, dans la lignée des *sakaizam-bohitra* ou *antily*, désormais remplacés par les miliciens, accessoirement par les tirailleurs. Qu'apporte de plus la Première Guerre Mondiale ? Le recrutement en masse et l'ordre militaire qui lui est lié confirment la tendance. C'est par le principe des réserves comme du recrutement permanent, ainsi que la

militarisation de la plus grande masse que le S. M. O. T. I. G.¹ peut voir le jour. La mixité du militaire et du civil ne change pas du passé, dans une colonie de conquête où les deux états sont confondus.

Mais si un rapport constant continue d'exister entre le soldat colonial et sa société d'origine, un bouleversement est apparu, une véritable "question sociale" dans l'armée indigène coloniale. Celle-ci fait l'objet de stratégies d'investissement par les groupes sociaux où les opportunités de reclassements et déclassés de pouvoir et d'autorité, même provisoires, sont multiples. Le doublé milice et armée indigènes n'est pas une simple création de la puissance occupante. Il est éclairant d'infiltrations que les recruteurs ne peuvent contrôler et qui relèvent des clivages des sociétés malgaches. Le milicien présente, comme le tirailleur et le partisan, un cas de reconstitution des rapports sociaux antérieurs sous les couleurs de l'armée française. L'occultation du soldat malgache laisse couvrir une recomposition du corps social, à l'étouffée. Ainsi même dans l'appareil le plus coercitif et extrême qui soit de la colonisation, l'armée coloniale et ses prolongements, ceux-ci sont déviés par des modes de domination et de contrôle des hommes et des intérêts en jeu, qui leur sont étrangers.

Car la dichotomie qui existe parmi les troupes indigènes militaires et para-militaires ressortit à la question de l'intégration des esclaves (*andevo*) dans un domaine où jusqu'à présent, ils étaient tenus à l'écart. Les esclaves n'avaient pas d'existence légale, pas de droit, ni d'être soldats ou corvéables, situations qui fondaient les seuls états reconnus de noble, d'homme libre ou de *mainy enin-dreny*. Or, en devenant tirailleur ou milicien, les esclaves émancipés acquièrent une légitimité sociale de fait et même une qualification guerrière qui leur étaient contestées.

C'est par la Première guerre mondiale que les groupes sociaux récupèrent un sens militaire en accord avec leur sensibilité et position réciproques. Les ex-dirigeants obtiennent à l'occasion du conflit mondial une voie de promotion alignée sur le voyage à l'étranger et l'accès aux fonctions qualifiées, les ex-dominés, la récupération d'une identité qui leur était refusée. Ce sont les associations d'entraide, puis d'anciens combattants et enfin des partis politiques, tels le P. A. D. E. S. M. (Parti des Déshérités de Madagascar) qui héroïsent les tirailleurs². Les corps de l'armée française sont alors investis de valeurs qui permettent à chacun de trouver une qualité en accord avec ses ambitions.

Car c'est parce qu'elles n'ont pas de repères dans les troupes du corps d'occupation, ayant eu leurs propres code et honneur militaires et bien sûr le poids de la défaite de 1895, que les catégories sociales les

¹ Service de la main-d'œuvre pour les travaux d'intérêt général institué en 1923.

² Héroïsation à l'occasion des cérémonies à caractère militaire, telles l'attribution du nom de 12ème bataillon à la rue de Besarety (quartier de Tananarive).

plus élevées de l'ex-royaume ne peuvent investir cette armée coloniale avant la Grande Guerre qui, dans son fonctionnement, dément leur système de valeurs. Par contre, pour les anciennes catégories d'esclaves et ceux qui étaient déclassés à l'égard de l'ancien ordre militaire ou des structures politiques locales, les troupes coloniales représentent un cadre qu'ils modélisent à leur image et à partir duquel ils reconstituent des structures qui leur font défaut par rapport aux autres groupes sociaux pour pouvoir s'intégrer dans le nouvel ordre colonial.

Ainsi, les catégories bourgeoise et aristocratique ne réussissent à investir l'armée coloniale qu'à l'occasion de la Première guerre mondiale seulement. Investissement qui reste conditionnel. Elles trouvent par l'engagement volontaire un instrument de consolidation politico-sociale que les autorités coloniales sont contraintes à la fois de soutenir et en même temps de freiner, à la suite de l'apparition de mouvements contestataires à caractère nationaliste. Par ailleurs, la nouvelle configuration de la politique indigène (c'est-à-dire la continuation de la politique des races atténuée de son discours ethnologique officiel mais gardienne des éléments de compromission et d'exacerbation éprouvés) consiste à conserver de la structure militaire l'appareil d'encadrement et d'asservissement général que représentent les cadres militaires et paramilitaires, tout en restreignant les possibilités d'ascension sociale et de reconnaissance politique par l'armée. Mais la distribution des faveurs et des privilèges (la citoyenneté) se fait au profit des groupes dirigeants et non des tirailleurs qui les réclament à bon droit. La Grande Guerre permet le renforcement des modes de commandement qui, ébranlés lors de la conquête de 1895, cherchent à s'inscrire dans le nouveau rapport de forces qui en est issu, par le biais de la milice d'abord puis des corps spécialisés des troupes coloniales.

Les groupes dirigeants ressortent de la guerre avec des atouts considérables, des légitimations nouvelles et des aspirations extrêmes, ayant fait à la fois la preuve de leur adhésion à la cause française et de leur nationalisme lors de l'affaire de la V. V. S., alors que les groupes dominés, ex-esclaves, journaliers, paysanneries des provinces souffrent d'un laminage à la fois dans leur potentiel humain et leurs ressources économiques : le sort de la majorité des tirailleurs est la démonstration de cette mise à l'écart et de cette subordination sans rémission qui les attendent.